

Mathématiques

Cours d'algèbre. Primalité. Divisibilité. Codes.

Michel Demazure. Éditions Cassini.

Depuis le XVIII^e siècle, la mécanique, l'électromagnétisme, la thermodynamique, et les théories de la relativité et de la mécanique quantique ont inspiré les travaux des plus grands mathématiciens. Depuis quelque temps, des questions mathématiques bénéficient, de même, d'un nouvel éclairage et de nouveaux moyens d'investigation apportés par l'informatique. Cette dernière est même la source de nouveaux problèmes. Le mathématicien contemporain ne peut plus ignorer que l'arithmétique, longtemps considérée comme la reine des mathématiques pures, est devenue, avec l'apparition de l'informatique, un domaine de mathématiques appliquées.

Le cours d'algèbre de Michel Demazure, paru aux éditions Cassini, est une démonstration de cette transformation.

La première partie, intitulée «Primalité», nous entraîne dans le sillage tracé par Euclide il y a plus de 2 000 ans, lorsqu'il établit l'existence d'une infinité de nombres premiers et qu'il identifia l'algorithme qui porte aujourd'hui son nom, pour le calcul du «plus grand commun diviseur». Les théorèmes de Fermat et d'Euler nous amènent au test de primalité de Miller-Rabin. L'étude des résidus quadratiques (un résidu quadratique modulo un nombre n est un nombre qui est un carré modulo n) se conclut par un autre test de primalité : celui de Solovay. Grâce à la notion de racine primitive, le critère de primalité de Lucas-Lehmer nous permet de découvrir de très grands nombres premiers (le plus grand, découvert il y a un an, comprend près de un million de chiffres décimaux !). Tout cela n'est envisageable qu'à l'aide de la transformation de Fourier rapide, qui fait l'objet d'un chapitre.

La deuxième partie traite de la divisibilité dans les anneaux commutatifs (un anneau est un ensemble dont les éléments peuvent être additionnés ou multipliés ; l'anneau est commutatif si la multiplication est commutative, c'est-à-dire si le produit de deux éléments a et b est égal au produit de b et a). Les notions classiques d'idéaux, d'anneaux quotients, le théorème des restes chinois, les anneaux factoriels et euclidiens y sont abordés (un anneau est factoriel s'il existe une notion de décomposition en facteurs

premiers analogue à celle qui existe pour l'ensemble des entiers).

La dernière partie propose, après avoir traité des corps finis, de leur construction et du problème de la décomposition des polynômes dans ces corps, une présentation des codes correcteurs d'erreurs sans lesquels nous ne pourrions recevoir des images venues du fin fond de l'espace, écouter nos disques laser ou «surfer» sur Internet.

L'originalité de ce cours tient dans sa démarche délibérément algorithmique. Certes, peu d'ouvrage traitant de la notion de PGCD de deux éléments d'un anneau euclidien omettent de mentionner l'algorithme d'Euclide, mais, inversement, peu s'intéressent à la réalisation effective des calculs amenés par cet algorithme. Non seulement de nombreux algorithmes ponctuent ce cours (certains sont même implantés en CAML-Light, langage utilisé dans certaines classes de préparation aux grandes écoles, ou en langage C), mais eux-mêmes, ou les calculs qui sont induits, font l'objet d'études particulières. Car à quoi bon posséder un algorithme s'il n'est pas utilisable en pratique ?

C'est ainsi que sont présentés le calcul rapide de la multiplication des grands entiers, celui des puissances, nécessaires au système de cryptographie RSA. L'ignorance actuelle d'algorithmes efficaces pour tester la primalité des entiers ou pour déterminer leur factorisation amène l'auteur à traiter des algorithmes probabilistes qui font appel au hasard pour mener leurs calculs et supplantent tous les algorithmes déterministes connus. Arrivés là, nous ne sommes plus très loin de l'un des plus célèbres problèmes de l'informatique théorique, à savoir la coïncidence entre la classe des problèmes que l'on peut résoudre en temps polynomial et celle des problèmes dont on peut vérifier une solution en temps polynomial.

Il ne faudrait cependant pas croire que ce cours d'algèbre n'est destiné qu'aux ingénieurs (il est enseigné à l'École polytechnique). Il s'agit bien d'un cours de mathématiques qui ne cède en rien aux canons de la rigueur et qui traite de sujets mathématiques.

À l'heure où l'on parle d'une prochaine réforme de l'enseignement des mathématiques dans l'enseignement secondaire, visant entre autres à introduire des questions liées à l'informatique, comment ne pas conseiller la lecture de cet ouvrage à tous les candidats au CAPES ou à l'agrégation, ainsi qu'à toute personne désireuse de rafraîchir ou de compléter ses connaissances en arithmétique et en algèbre, ou encore de les redécouvrir sous un nouveau jour ?

Éric WEGRZYŃSKI

Histoire

La Grande Guerre chimique, 1914-1918

Olivier Lepick. Presses universitaires de France.

Les apprentis sorciers : Fritz Haber, Werner von Braun, Edward Teller

Michel Rival. Éditions du Seuil.

Le 26 avril 1915, à 17 heures, l'armée allemande déverse 150 tonnes de chlore, enfermées dans 5 830 cylindres, sur un front de six kilomètres de large, près du village de Langermarck, dans le saillant d'Ypres, au Sud de la Belgique. Un nuage verdâtre, poussé par le vent, se dirige, à la vitesse de deux à trois mètres par seconde, vers les lignes françaises ; dans la panique indescriptible qui s'ensuit, le front français est rompu sur près de deux kilomètres.

C'est ainsi que naquit la «guerre chimique» – l'expression «guerre des gaz» est moins appropriée, car de nombreuses armes chimiques ne sont pas des gaz – qui marqua la mémoire collective européenne. Spécialiste d'histoire militaire, Olivier Lepick donne un ouvrage fondamental sur ce sujet. Le sérieux de son étude n'étonne pas, puisqu'elle fut réalisée dans le cadre d'un doctorat d'histoire ; ce qui surprend très agréablement, c'est la lisibilité parfaite de l'ouvrage et le talent avec lequel l'auteur fait partager ses découvertes.

L'emploi de l'arme chimique durant la «Grande Guerre» fut la réaction à une situation stratégique que les états-majors français et allemands n'avaient pas prévue : on avait misé sur une guerre rapide, avec beaucoup de pertes, car la puissance de feu des belligérants semblait empêcher une guerre longue. Erreur : si les premiers mois ont bien été très meurtriers, ils ont fait sombrer la guerre dans une gigantesque guerre de siège, la «guerre des taupes», où une ligne continue de tranchées séparait les adversaires, de la mer du Nord à la Suisse. L'auteur montre comment, dans l'impasse, les états-majors ont recherché l'arme qui ferait revenir à une guerre de mouvement.

Malgré les conventions internationales qui proscrivaient l'utilisation de «gaz asphyxiants ou délétères», tous les belligérants avaient employé, dans les premiers mois, des munitions chimiques

lacrymogènes et irritantes, analogues aux munitions utilisées par la police pour le maintien de l'ordre en temps de paix ; les résultats avaient été décevants. En Allemagne, le chimiste Fritz Haber (qui avait découvert un procédé de synthèse de l'ammoniac) est l'inspirateur et l'organisateur de l'effort de guerre chimique : il propose d'utiliser le chlore, car ce gaz, puissant irritant des voies respiratoires, provoque une mort rapide quand l'inhalation est importante. L'industrie chimique allemande, alors la plus puissante au monde, peut fournir le chlore en quantité, mais le caractère limité de l'attaque du 22 juin 1915 et de celles qui suivent très vite ne rompt pas le front de manière durable. Plus tard, Haber regrettera que l'on n'ait pas effectué, comme il l'avait proposé, une attaque massive aux gaz «pour sortir de l'impasse de la guerre».

Très vite, la riposte française et britannique s'organise : identification rapide du gaz, prescription de mesures de protection (tampons respiratoires), organisation scientifique de l'effort de guerre chimique, avec la recherche de nouvelles substances toxiques, et mise au point de la fabrication industrielle des munitions correspondantes.

D'avril 1915 à juillet 1917, les gaz de combat sont de plus en plus utilisés, mais leur efficacité décroît ; les masques de protection ont progressé, et les fantassins ont généralement pris des habitudes plus rigoureuses pour leur protection. Aussi, après des tests à la fin de 1916, l'Allemagne utilise, en juillet 1917, le sulfure d'éthylène dichloré, qui sera également connu sous les noms de gaz moutarde (à cause de son odeur) et d'ypérite (c'est près d'Ypres qu'il a été utilisé en juillet 1917). Ce composé, connu depuis 1860, est un liquide huileux, peu volatil, qui attaque les yeux, la peau et les muqueuses en les rongant et en les nécrosant ; l'«effet retard» qu'il présente ajoute à son efficacité diabolique et à son caractère insidieux.

En moins d'un mois, les services scientifiques français identifient le nouvel agent toxique et le font produire en quantités industrielles, malgré des difficultés techniques considérables et les accidents causés par la toxicité du produit. Les premiers bombardements français des lignes allemandes par l'ypérite ont lieu en juin 1918, dévastant les troupes allemandes, surprises par cette réplique qu'ils n'attendaient pas si tôt. Ni la France ni l'Allemagne ne trouveront de parade efficace contre l'ypérite avant la fin de la guerre : les combattants étaient condamnés à s'appliquer des pommades spéciales sur le visage et à porter des vêtements huilés, inconfortables et difficilement conciliables avec



Dans l'angoisse des gaz de combat...

la mobilité nécessaire des fantassins des premières lignes. Un jeune caporal bavarois, un certain Adolf Hitler, a laissé le récit de l'attaque alliée d'octobre 1918 au cours de laquelle l'ypérite l'a gravement intoxiqué et lui a fait perdre la vue pendant plusieurs jours.

Les historiens ont beaucoup discuté les pertes dues à la guerre chimique. Selon O. Lepick, le nombre total des victimes est compris entre 710 000 et 1 000 000, soit 2,3 à 3,2 pour cent du total des victimes militaires ; sur le front occidental, le nombre de morts parmi ces victimes serait de 17 000, soit 0,5 pour cent de l'ensemble des morts dénombrés sur ce front. Les gaz et autres toxiques semblent avoir blessé et invalidé beaucoup plus qu'ils n'ont tué : de nombreuses victimes de guerre durent suivre un traitement médical pendant le reste de leur existence. L'auteur souligne la distorsion entre le nombre réel des victimes et l'idée qui subsista : nombreuses sont les familles qui conservent le souvenir de l'«arrière-grand-père gazé durant la Grande Guerre» alors que, pour l'auteur, il y eut une large confusion entre les ravages de la tuberculose dont ont été atteints de nombreux anciens combattants et les conséquences physiologiques de la guerre chimique.

La majorité des historiens qui se sont intéressés à la guerre chimique ont conclu à l'efficacité remarquable des gaz

de combat, mais il leur manquait des sources que O. Lepick a étudiées et qui conduisent à une conclusion radicalement différente : globalement, malgré quelques réussites locales, ces armes n'ont pas procuré les succès tactiques qui en étaient attendus. L'impact psychologique a été considérable : en plus de ses effets effroyables, l'arme chimique faisait vivre les combattants dans la hantise perpétuelle de son apparition sur le champ de bataille.

Deux précisions. D'une part, en 1933, Haber n'était pas «de confession juive», puisqu'il s'était converti au protestantisme au début du siècle ; cela ne le mettait pas à l'abri des lois raciales nazies, qu'il devancera en 1933 en démissionnant de ses fonctions avec beaucoup de fermeté et de dignité. D'autre part, à ma connaissance, le Zyklon B – qui n'a pas été utilisé en 1915-1918, mais qui sera mis en œuvre dans les camps d'extermination nazis de la Seconde Guerre mondiale – n'est pas le cyanoformiate de méthyle, comme indiqué, mais l'acide cyanhydrique adsorbé sur du *Kieselguhr* (terre d'infusoires).

La guerre chimique est également un des thèmes du livre de Michel Rival. Cet ouvrage de très bonne vulgarisation d'histoire des sciences est consacré à trois scientifiques de notre siècle qui personifient les applications meurtrières que l'on a tirées ou que l'on pourrait tirer des progrès de la science : l'arme chimique, les fusées et l'arme nucléaire.

La première partie du livre est consacrée à Haber. À côté d'une présentation de la guerre chimique, très claire, bien documentée, mais, bien sûr, plus concise et beaucoup plus générale que celle de O. Lepick, M. Rival donne une étude biographique intéressante de Haber.

Cet homme aura eu deux ambitions principales : réussir une carrière scientifique et s'intégrer à la «bonne société allemande». Son premier objectif sera atteint : malgré un tollé dans les pays qui avaient souffert de la guerre chimique, il recevra le prix Nobel de chimie de 1918 pour ses travaux fondamentaux ayant abouti à la synthèse de l'ammoniac. En outre, après la guerre, et jusqu'en 1933, Haber sera la figure la plus importante de la chimie allemande. Pendant la guerre, il recevra de nombreuses distinctions civiles et militaires, mais sans jamais dépasser le grade de capitaine, alors qu'il aurait rêvé de devenir membre de l'état-major impérial ; dans l'Allemagne impériale déjà, les grades et les positions militaires élevées étaient interdits aux juifs, même convertis...

À quand, en français, une biographie détaillée de Fritz Haber ?

Georges BRAM